INTERROGATOIRE

DE LOUIS-SEIZE,

ET DE MARIE-ANTOINETTE,

8 aout.

Qui doivent être mandés à la barre de l'Assemblée Nationale.

Si iniquitates observaveris, quis sustinebit ?

Pſ. 129.

Français, envisages leurs crimes,
Ou plutôt, détournes les yeux;
Et s'il faut frapper les victimes,
Punis en maître généreux !

HOMMES libres de toutes les nations, levez-vous !.. il s'agit du sort de l'Empire Français.....

Un peuple franc, bon.... trop bon pour son malheur, demande justice des attentats commis envers lui, envers la nature.....

ROI, qui ne dois attribuer tes disgraces qu'à ton inertie, esclave malheureux des passions d'une famille dépravée, jouet continuel d'une cour odieuse; Louis-Seize, lève-toi et restes debout devant le Peuple; réponds en présence de la Nation, à un citoyen qui n'aime pas plus le Républicanisme que la tyrannie des despotes.

Sortir de ton lit, manger, faire des serrures, ordonner au hazard, servir d'instrument aux desseins de ta femme, seconder sans réflexion ses projets; boire, rire sans motifs, te promener, un gourdin à la main, manger encore, et puis dormir, telles furent tes occupations royales, depuis ton avénement au trône, jusqu'à la convocation des Etats-Généraux.

Si je ne savais pas qu'un roi séparé de son peuple n'a que le nom d'homme et les déhors de cet être raisonnable, je trouverais peut-être le commencement de tes crimes dans cette méprisable inactivité, dans ces habitudes animales, contractées par les monarques fainéans; mais alors le peuple dormait... son réveil fut terrible, c'était celui du lion... tu pouvais atteindre sa fierté, te rendre fort de sa force, juste par sa justice, libre comme lui... tu voulus être tyran... réponds à tes juges...

D'abord, descends avec moi dans ton cœur. . . . . . comment se peut-il faire que d'homme insouciant pour tout, environné de gens qui pensaient pour toi, tu sois devenu un prince fourbe dans ta conduite, faux

dans tes démarches, dissimulé dans toutes tes actions, enfin, ingrat et parjure !

Etais-tu assez politique pour masquer, dès ta jeunesse, des projets, dont l'exécution attendait des circonstances plus éloignées ? quelle hypocrisie abominable ! et dans cette horrible supposition, quel monstre siégé sur les lys ! c'est Louis-Onze ressuscité. . . . .

N'as-tu fait que céder aux impulsions de ta femme... à ses vouloirs suprêmes ? Aussi lâche que Charles IX, aussi perfide que Catherine de Médicis, méditez-vous avec votre abominable cour, une autre Saint-Bertelmie ? Comme Charles IX, te mettras-tu à la fenêtre de ton Louvre, fera-tu pointer les pièces de canon de ce bataillon royaliste, noble assassin des Marseillois et du peuple ? tireras-tu aussi contre les Français ! Et toi, femme de Louis-Seize, feras-tu assassiner Péthion, méneras-tu tes satellites femelles et mâles, contempler avec un plaisir barbare les restes inanimés du magistrat du peuple !... monstre... l'échaffaud pourrait t'attendre... Eh ! tu n'en as déjà que trop fait ! Mère sans nature, épouse sans foi, mauvaise amie, perfide reine... si tu étais en Angleterre... mais cette nation rivale de la nôtre en délicatesse, se contenterait comme nous de te conspuer, de te rejetter de son sein.... vas-t-en !... vas-t-en... vas-t-en... c'est le cri de la rage qui te l'ordonne... c'est la seule vengeance que nous voulons tirer de l'Athalie d'Autriche !

— C'est toi qui a perdu Louis-Seize, c'est toi qui l'as détrôné, c'est à toi qu'il est redevable de l'exécration de son Peuple.

Louis, au moment où la Nation, trop long-tems jouée, trop long-tems desservie, trop long-tems trompée par un homme qu'elle voulut bien reconnaître pour son chef; en ce moment où le Peuple, las des menées de la cour, veut fortement ne plus être gêné dans sa liberté par celui-là même qu'il paye pour en soutenir les droits sacrés; à la veille enfin d'une déchéance honteuse, quelle sera envers la France la conduite de LOUIS, Seizième de ce nom?

Louis..... je te donnerai un conseil le plus sage, peut-être, que tu n'ait jamais reçu.....

Si tu veux écarter l'orage qui gronde sur ta tête, élances-toi dans l'Assemblée Nationale...... Là, une liste à la main, dénonce à la France ceux qui t'ont trompé......

Dis à la Nation: « Je n'ai jamais su régner, ma femme et ses complices ont pris le soin de m'arracher à ma raison, à la prudence, à la gratitude que je n'aurais jamais dû cesser de témoigner à un Peuple qui m'aimait; ce sont eux qui ont boulversé le royaume, ce sont eux qui ont machiné la contre-révolution, ce sont eux qui ont extorqué ma signature pour certaines dépêches, ce sont eux qui ont en-

tretenu une correspondance avec nos ennemis, ce sont eux qui ont attiré l'Empereur et le roi de Hongrie sur vos frontieres, ce sont eux qui trament encore des complots contre vous, ce n'est que par leurs conseils que je me suis révolté contre vous...... Je ne devais songer qu'à vous servir, je ne devais agir que pour votre bonheur; mais dans ce moment où tout m'ordonnait de me montrer véritablement patriote, aux approches de la fédération, on me fait fuir à Varennes.... on m'attendait aux frontieres.... c'était ainsi que je payais votre franchise.

Et tout récemment encore! que de futiles proclamations! Le peuple veut s'aboucher avec moi le 20 juin;.... je l'accueille.... je bois avec lui, j'adopte le bonnet de la liberté.... puis, par l'avis d'une foule de traîtres, j'expose dans ma proclamation les dangers qui m'ont environné; je fais interdire le magistrat du peuple, je ne fais pas attention que l'homme Français est plus puissant par ses vertus, que le tyran couronné ne l'est par ses richesses. Antécédemment, le renvoi des ministres patriotes, le choix et la déchéance subite d'autres ministres, sont encore des preuves d'une trahison machinée; la désunion des généraux, le manque de vivres, de munitions pour les soldats de la patrie, une mésintelligence concertée pour faire avorter les projets de l'assemblée nationale, des traits multipliés d'injustice, l'emprisonne-

ment arbitraire des citoyens, enfin, deux dernieres horreurs que des yeux perçans ont dévoilées ; voilà tout ce que l'on a fait en mon nom, et tout ce à quoi j'ai contribué !

D'abord, je parlerai de l'affaire des Marseillois, attendus dans la capitale, et dénigrés d'avance par les intrigues de la ci-devant reine et de mes courtisans.

Des lâches, déguisés en grenadiers nationaux insultent le peuple et les Marseillois, ils sont punis... ils fuyent vers les Thuilleries (1), ils se réfugient

---

(1) Les amis de Louis XVI ont publié dans un journal d'un intendant retiré et maître imprimeur, qu'il était faux que les grenadiers soit-disant de la section de Saint-Thomas se fussent retirés aux Thuileries... il en a menti... un commissaire de la section de Lille Saint-Louis était en faction à la porte de l'escalier dérobé, qui mène chez Louis XVI. Un homme en uniforme, couvert de sang se présente en jettant de hauts cris, se disant ancien serviteur de son bon roi, et voulant entrer chez-lui... la sentinelle le menace de lui passer sa bayonnette au travers du corps, l'aristocrate se retire ; voilà, Français, comme le coup n'était point dirigé contre les braves Marseillois.

chez moi, chez la reine, on panse leurs blessures... il fallait avoir soin de nos agens.

Enfin, un attentat horrible s'est commis... le pain de Soisson!.. Français, je me jette dans vos bras... punissez les coupables sans distinction de personne...

Ainsi, ô Louis XVI, tu pourrais fléchir la nation... Rendons graces à l'assemblée de la tournure consolante qu'elle a donnée à l'affaire du pain de Soissons, mais, est-il croyable qu'un boulanger pêtrisse une masse de pâte où il y a du verre, sans en être blessé!..

La farine était, dit-on, dans une église, elle s'est mêlée avec le verre... et voilà qu'on en fait du pain!

D'un autre côté, je demande, si, pour une araignée trouvée dans un pain, l'on pourrait dire qu'on veut faire manger des araignées au peuple.. on n'aurait donc pas été en droit de se plaindre et de demander veangeance, si on n'eut trouvé du verre que dans un pain!... louons notre assemblée de sa prudence, veillons sur elle... et vengons-nous, mais que fera le roi?

Reconnaîtra-t-il de bonne foi ses tors? sentira-t-il enfin, qu'il vole effrontément la nation? pensera-t-il que tous ses proclamations, ses protestations, ses messages ne sont plus regardés que comme des attentats cachés sous le masque du patriotisme?

Il se déguisera, il cherchera à s'échapper, pour aller où ? . . . à Coblentz, et de là, nous envoyer, s'il le peut, *quelques manifestes de fonte.*

Mais le pauvre homme ne veut pas songer que, méprisé et des patriotes et des aristocrates eux-mêmes, il ne peut, de quel côtè qu'il se tourne, rencontrer que de la méfiance et des disgraces . . . Et encore, grand dieu ! que seroit son sort ? s'il alloit se rendre aux Frontières !

Le poison terminerait sa vie, à moins que les intérêts de la ligue des révoltés n'exigeassent sa mort plus prompte . . . Qu'il est malheureux ce roi ! il préfère le poignard de ses assassins, aux avantages réels que lui présente la constitution.

L. M. H. DE SYLVA.

De l'Imprimerie de FERET, rue du Marché-Palu.